

**DIDIER DUMAS**  
**Comment les bébés pensent**

**2009**

**Psychanalyse du mot et psychanalyse de l'image**

Avant que Françoise Dolto ne vienne perturber le ronron théorique de leurs sociétés savantes, les psychanalystes ne s'étaient jamais demandés comment les bébés pensent. La théorie freudienne n'est pas une théorie du bébé. C'est une théorie de l'enfant qui n'appréhende le bébé qu'à travers ce que Freud a appelé les stades oral et anal de la construction sexuelle. La nosographie psychanalytique répartit les humains en trois catégories : les névrosés, les pervers et les psychotiques. Comme la plupart des psychanalystes ne recevaient que des adultes névrosés et qu'il semblait évident à tous que la psychanalyse n'avait pas d'autre objet que le sujet parlant, nul ne s'étonnait que la théorie ne considère l'enfant qu'à partir du moment où il est en mesure de parler.

Quand je recevais mes premiers clients, le travail de Françoise Dolto était encore totalement ignoré. Les psychanalystes d'enfants ne se référaient qu'à Mélanie Klein ou Jacques Lacan et, d'une école à l'autre, ils tenaient, des propos assez contradictoires. Les kleinien soutenaient que la psychanalyse d'enfant ne pouvait exister à moins de six séances par semaine de cinquante-cinq minutes chacune. Les lacaniens considéraient qu'il était absurde de prolonger les séances au-delà de cinq minutes. Ayant moi-même commencé ma psychanalyse enfant, je constatais avec surprise qu'il n'existait aucun texte traitant des différences de directives techniques entre ces deux écoles. À cette époque, la psychanalyse se voulait être celle de l'adulte et son application aux enfants était considérée comme un « art mineur » ou une « activité de débutant ».

Plus tard, Françoise Dolto pris sa retraite pour écrire et nous offrir, avec ses livres, le gigantesque bouquet clinique de sa vie d'analyste. J'ai alors été profondément ému d'y trouver des réponses à toutes sortes de questions soulevées par la psychanalyse que j'avais faite enfant, alors que je n'en avais trouvé aucune dans l'épaisse bibliothèque psychanalytique de l'époque. Travaillant dans un hôpital pour enfants psychotiques, j'étudiais sa façon de concevoir l'*image inconsciente du corps* et je découvrais que ce concept était le seul de la littérature psychanalytique à prendre en charge la façon dont les enfants s'expriment avec leur corps tant qu'ils ne savent pas parler. La stupeur fut alors de constater que cette dimension de son travail n'intéressait ni mes analystes ni mes collègues. Tous lui reconnaissaient un génie

clinique incontestable, mais ce génie leur apparaissait totalement inexplicable dans leur outillage conceptuel et la théorie de Lacan. Ils considéraient donc tout bonnement que, bien qu'elle ne semblait pas s'en rendre compte, Françoise Dolto travaillait, comme eux, avec la théorie du *signifiant* promulgué par Lacan. Ils expliquaient qu'en parlant d'image, elle utilisait des termes d'une autre époque. Mais que, malgré « ses maladresses d'exposition », il était clair que « ce qui la guidait sur le plan clinique » n'était rien d'autre que « les effets auprès de l'enfant du jeu du signifiant<sup>1</sup> ».

C'est pour remédier à cette incompréhension que, quelques années plus tard, Willy Barral m'a convié avec d'autres collègues à écrire un ouvrage dont l'objectif était de réinstaller l'œuvre de Françoise Dolto sur ses bases théoriques<sup>2</sup>. Je ne m'éterniserai donc pas ici sur les divergences qui opposèrent, dans l'un des premiers colloques de l'École Freudienne de Paris<sup>3</sup>, Françoise Dolto à Jacques Lacan à propos du stade du miroir. D'une part, j'en ai déjà traité dans plusieurs de mes livres<sup>4</sup>. De l'autre, parce qu'en dernière analyse, comme l'explique Willy Barral, ces divergences reposent sur un malentendu. En présentant la façon dont l'enfant découvre son image dans un miroir comme la « matrice symbolique du Je<sup>5</sup> », Lacan promulguait une théorie du mot. N'ayant jamais analysé d'enfants, il cherchait à comprendre comment ceux-ci se mettent à parler. Dolto qui recevait des bébés et expliquait que le premier miroir n'est pas le miroir plan, mais le visage de la mère, essayait de comprendre comment l'enfant s'exprime avant d'avoir acquis la parole. En parlant de signifiant, Lacan parlait donc « de ce qui se passe après le stade miroir », alors qu'en parlant d'image, « Dolto parlait de ce qui se passe avant<sup>6</sup> ».

Lacan considérait l'enfant comme Freud lui avait appris à le faire. Il l'abordait sous l'angle oedipien qui implique l'acquisition de la parole. Alors que Dolto avait créé le concept d'image inconsciente du corps pour rendre compte de la place qu'occupe la psyché préoedipienne dans les cures d'enfants. Comme la psyché préoedipienne est antérieure à l'acquisition du langage, elle ne s'exprime pas à l'aide de mots. Elle s'exprime à travers la gestuelle et les dessins de l'enfant. Lacan considérait donc le psychisme de l'enfant dans le

---

<sup>1</sup> Maud Mannoni, *Lettres de l'École Freudienne de Paris*, n° 2, Paris, 1967.

<sup>2</sup> *Françoise Dolto c'est la parole qui fait vivre*, sous la direction de Willy Barral, Gallimard, 1999.

<sup>3</sup> Fondée par Jacques Lacan en 1969 et dissoute quelque temps avant sa mort. Le compte-rendu de ce colloque a été publié dans : *Lettres de l'École Freudienne de Paris*, n° 2, *op. cit.*

<sup>4</sup> Dans « Miroir et image du corps », *L'Ange et le Fantôme*, Minuit, 1985, « Horizontalité et verticalité de la psyché : anatomie du Moi et du Je dans la mise en forme de l'être », *Hantise et clinique de l'Autre*, Aubier, 1989, ainsi que dans le livre de Willy Barral, *op. cit.*

<sup>5</sup> Jacques Lacan, « Le stade du miroir », *Écrits*, Seuil, 1966.

<sup>6</sup> Willy Barral, *Françoise Dolto c'est la parole qui fait vivre*, *op. cit.*

registre des mots, Dolto dans celui des images et de la mobilité corporelle. Toutefois, si ces deux grands analystes n'ont pas pu ajuster leurs points de vue, cela ne tient pas tant à leurs différences de caractère ou de personnes, comme ont voulu le croire certains. C'est plutôt parce qu'à cette époque, il était impossible dans l'ensemble de la communauté analytique de remettre en cause quoi que ce soit de la théorie freudienne. Personne n'était donc en mesure de reconnaître l'une de ses failles qui est de ne présenter aucune théorie de l'image. Lacan ne pouvait pas comprendre pourquoi Françoise Dolto parlait d'image. Sa théorie se mouvant à celle de Freud, il ne s'était, pas plus que lui, demandé de quoi est constituée la psyché de l'enfant avant qu'il n'intègre la parole. Or si Dolto s'obstinait à ne pas vouloir penser l'expression préverbale de l'enfant autrement qu'en termes d'image, c'est justement parce qu'avant que l'enfant ne sache parler, ses structures cérébrales ne savent s'exprimer qu'à l'aide d'images et de sensations.

### **Les sensations, les images et les mots**

L'esprit est une somme de mémoire. Cette mémoire s'exprime à travers un système de représentations qui est principalement constitué de sensations, d'images et de mots, et dont la construction est historique. Les sensations nous semblent par exemple enracinées dans un espace psychique plus inconscient que les mots, car la mémoire qui les gère est plus ancienne. La mémoire des sensations entreprend en effet de se constituer dès le stade fœtal. Celle des images ne commence à se structurer qu'à la naissance avec l'ouverture des yeux, et la mémoire des mots n'entre en fonction qu'entre la seconde et la troisième année. Notre système de représentations est donc constitué de trois enveloppes de représentations : la *peau de sensations*, la *peau d'images* et la *peau langagière*. Ces trois enveloppes se construisent l'une après l'autre et se superposent d'une façon semblable aux strates cellulaires de notre peau.

Alors que le corps est constitué d'atomes et de molécules, la perception est constituée de vibrations. Les images que captent nos yeux sont des vibrations lumineuses, les mots des vibrations sonores, et les sensations des vibrations tactiles. La peau est faite de trois feuillets : l'endoderme qui gère le rapport à l'interne, l'épiderme qui prend en charge le rapport à l'externe, et le derme qui est une zone d'échanges entre l'interne et l'externe. Bien que les représentations ne soient pas, comme les cellules de la peau, constituées de matière mais de vibrations, la structure du système qui les organise est semblable. La peau de sensations est la couche la plus profonde de notre appareil à sentir, penser et communiquer. Elle gère le rapport à l'interne et nous renseigne sur la dimension la plus intime de nous-mêmes. La peau

langagière qui est la plus extérieure prend en charge le rapport à l'externe et aux autres. Elle détermine la dimension sociale et collective de notre existence. Alors que la peau d'images qui nous situe dans l'espace des relations aux autres et aux objets établit des liens entre la peau de sensations et la peau langagière. Ce que font par exemple les fantasmes sexuels, dont la fonction est justement de permettre aux amants d'associer le registre de la parole à celui des sensations et de la sexualité.

À ce niveau, comme je l'ai montré dans mes travaux sur la sexualité<sup>7</sup>, c'est dans sa compréhension du bébé que la théorie freudienne souffre d'un manque d'élaboration sur la place des images et des sensations dans l'esprit humain. Freud semble s'en être arrangé. Ce manque n'en a pas moins perturbé la construction de sa théorie. Ses disciples présentent la théorie freudienne comme constituée de deux grandes élaborations : la première et la seconde topique. Idéalisant leur maître, ils évitent généralement de dire que Freud était profondément insatisfait de cette seconde et dernière élaboration théorique. Alors qu'il venait de terminer *Le Moi et le Ça* qui clôture la seconde topique, il écrivait à Sandor Ferenczi, son disciple préféré : « Je me jure de ne plus jamais m'aventurer sur un terrain aussi glissant. Il me semble que la courbe depuis "L' Au-delà" est fortement descendante. Ce travail était encore riche en idées et bien écrit, "La psychologie collective" frise la banalité, et le présent ouvrage est franchement obscur, composé de façon artificielle, et mal écrit... Si on excepte l'idée de base du ça et l'aperçu sur l'origine de la moral... je suis insatisfait de tout dans ce livre <sup>8</sup>».

Freud a donc détruit la plupart des écrits de la première topique pour en élaborer une autre qu'il n'a pas trouvée plus satisfaisante. Or ce qui lui a posé problèmes dans cette élaboration théorique est la base même sur laquelle il a architecturé sa théorie, c'est-à-dire la façon dont il s'est contenté de définir le conscient en l'opposant à l'inconscient. En effet, si l'on considère, comme il l'a fait, que le conscient est ce que veulent dire les mots et l'inconscient ce qui s'exprime dans les lapsus, les rêves et les fantasmes, on limite le conscient à son expression verbale. Alors que la perception des autres et du monde implique non seulement les mots, mais aussi les images à travers lesquelles nous les percevons, ainsi que les affects et les sensations qui y sont attachés.

Dans la première topique, Freud a donc privilégié la parole dans sa conception de l'esprit. Il ne s'est guère attardé sur la psyché préverbale du nourrisson. Il s'est contenté de la situer sous ce qu'il a appelé la *barrière du refoulement originel*, et il a postulé que l'activité

---

<sup>7</sup> Dans « D'Eve à Dolto », *Et si nous n'avions toujours rien compris à la sexualité ?*, Albin Michel, 2004.

<sup>8</sup> Lettre à Ferenczi, traduction Albert Hilbold, dans *Hantise et clinique de l'Autre*, op. cit.

mentale était constituée de deux sortes de processus : les *processus primaires* et les *processus secondaires*. Les processus primaires correspondent à l'imaginaire, à la pensée associative et aux fantasmes. Les processus secondaires correspondent à la faculté de jugement et à la raison. Mais comme dans les fantasmes et les rêves, les images ont un rôle aussi importante que les mots, il leur a attribué une place intermédiaire entre le conscient et l'inconscient, en postulant une instance supplémentaire : le préconscient.

Dans la seconde topique, Freud a cartographié l'esprit en trois régions distinctes : le *Moi*, le *Ça* et *Sur-moi*. S'il a aussi profondément modifié ses modèles théoriques, c'est en réponse aux échanges de point de vue, critiques et discussions qu'il a eu avec tous ceux qui, de près ou de loin, ont collaboré aux travaux de la société psychanalytique de Vienne. C'est chez Georg Groddeck qu'il a repris le *Ça* et l'élaboration du *Sur-moi* est en grande partie le produit de ses démêlés avec Jung. En effet, la première topique ne permettait pas à Freud d'intégrer à sa propre élaboration la notion d'*inconscient collectif* que lui proposait Jung. Ayant conceptualisé l'inconscient en opposition au conscient, il lui fallait tout d'abord définir le *conscient collectif*. C'est ce qu'il a tenté de faire dans *Psychologie des foules et analyse du moi*<sup>9</sup>. Or s'il estimait ne pas y être arrivé, c'est parce ni lui ni Jung ne s'étaient suffisamment penché sur la façon dont la conscience se structure et se construit au cours de l'enfance. Ayant identifié le conscient au langage, ils ont eu tendance à considérer la conscience comme une instance naturelle ou innée. Alors que, la *conscience langagière* ne commence à se structurer que vers trois ans, avec l'acquisition du « je » et la formulation des phrases, mais qu'il existe déjà antérieurement une autre forme de conscience : la *conscience prélangagière* qui est celle avec laquelle les bébés nous comprennent.

### **La pensée en images**

Dès que l'enfant arrive à l'air libre, ses parents découvrent qu'il semble comprendre ce qu'on lui dit. Le nourrisson ne comprend pas encore ce que veulent dire précisément les mots, mais il saisit déjà le sens des propos qu'on lui adresse à travers leur « musique » : l'intonation, la puissance et le timbre des voix. Chez le bébé, l'intelligence dépend de la conscience prélangagière et provient d'une saisie globale de la réalité mentale à laquelle il est confronté. Cette saisie implique autant ses yeux que ses oreilles, ainsi que tout le reste de son système perceptif. Car avant que ses structures mentales aient intégré le langage, comme celles-ci sont principalement constituées d'images et de sensations, le bébé ne pense pas avec

---

<sup>9</sup> Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

des mots, mais avec des sensations et des images. Nous venons de voir que notre système de représentations est principalement constitué de trois grandes formes de représentations : les mots qui structurent la pensée, les images qui nous situent dans l'espace, et les sensations qui distinguent l'agréable du désagréable. La conscience implique ces trois registres, même si, à l'âge adulte, la primauté du langage recouvre et obscurcit ces premières formes de pensée qu'ont été, à l'orée de la vie, la *pensée en images* et la *pensée en sensations*.

La pensée en images est celle du bébé. À l'âge adulte, la puissance originelle de cette première forme de pensée est ce qui donne sa force au rêve. La puissance de cette pensée se retrouve également dans la prégnance incontrôlable des fantasmes sexuels et les cris d'alarme que sont, dans la folie, les hallucinations. La pensée en images est aussi celle dont n'émergent pas les enfants autistes qui ont un accès rudimentaire au langage ou ne peuvent pas parler. On en trouve donc une description fort intéressante dans les livres de Temple Grandin<sup>10</sup>. Temple Grandin a été une enfant autiste. Elle est aujourd'hui une spécialiste du psychisme animal qui a bouleversé les données de l'industrie bovine où elle travaille.

« Je pense en image, » écrit Temple Grandin. Pour elle, « les mots sont comme une seconde langue ». Il lui faut les traduire « en films colorés et sonorisés » qui défilent dans sa tête « comme des cassettes vidéo ». Le travail qu'elle a du accomplir pour se socialiser est énorme. Toutefois, de penser en images n'a pas que des inconvénients. D'une part, le psychisme animal étant, lui aussi, constitué d'images, Temple Grandin en a une approche beaucoup plus fine que la nôtre. De l'autre, la pensée en images lui donne des capacités de travail assez surprenantes aux yeux de ceux qui, comme nous, pensent avec des mots. Lorsqu'elle lit quelque chose, elle peut le déchiffrer, en le traduisant en image. Mais elle peut aussi stocker « la photo de la page imprimée pour la lire plus tard » et la retrouver à volonté comme une « photocopie » rangée dans sa tête. « Mon imagination, explique-t-elle, fonctionne comme les logiciels d'animation graphique qui ont permis de créer les dinosaures réalistes de *Jurassic Park* ». Lorsqu'elle conçoit un nouvel appareil, elle n'a donc « pas besoin d'un logiciel graphique sophistiqué pour faire un essai en trois dimensions ». Elle peut regarder dans sa tête « l'appareil sous tous les angles », se « placer au-dessus ou au-dessous, et le faire tourner en même temps<sup>11</sup> ». On voit donc que cette première forme de pensée avec laquelle les bébés accueillent le monde où ils débarquent est loin d'être d'un archaïsme schématique et pataud. Elle présente au contraire des facultés perceptives

---

<sup>10</sup> Temple Grandin, *Ma vie d'autiste* et *Penser en images*, éditions Odile Jacob, 1994 et 1997.

<sup>11</sup> *Penser en images, op. cit.*

insoupçonnées par les individus parlants que nous devenons en grandissant. Mais comme ces facultés sont, de notre point de vue, inimaginables, elles n'ont guère été étudiées.

Chez la plupart des individus, la pensée en images est, au-delà de trois ans, refoulée dans l'inconscient et ne resurgit que dans les rêves. Chez le bébé, la pensée en image lui permet de nous comprendre, en effectuant une saisie instantanée et globale de la réalité, d'une façon comparable à ce que font les yeux de Temple Grandin lorsqu'elle mémorise la page d'un livre. À l'âge adulte, cette forme de pensée ne disparaît pas complètement. Elle persiste à l'arrière-plan du langage. Généralement, nous ne nous en rendons pas compte. Car, en se fixant sur le langage, la conscience adulte a tendance à éliminer les autres registres perceptifs. Le sens que nous attribuons aux mots n'en continue pas moins à reposer, à sa base, sur un phénomène qui est, comme chez le bébé, une saisie globale et spontanée des paroles entendues. Or cette saisie ne dépend pas plus du sens précis des mots que des signifiants qui les constituent. Elle dépend du ton sur lequel on les prononce. Comme j'en ai donné l'exemple dans mes recherches sur l'imagerie mentale<sup>12</sup>, si nous entendons quelqu'un dire d'un autre : « Il est tout vert et je l'attends avec le plus grand déplaisir », c'est seul le ton qui nous indique s'il s'agit d'un malade encombrant et désagréable ou d'un individu qui « est ouvert » et attendu avec le « plus grand des plaisirs ». Cette saisie globale de la réalité perçue est due à une activité psychique de nature empathique et télépathique : *l'activité mentale originaire*.

### **La faculté du bébé d'être soi-même et l'autre en même temps**

L'activité mentale originaire préexiste à la mise en place des processus primaires et secondaires conceptualisés par Freud. C'est celle qu'il a reléguée sous la « barrière du refoulement originel ». Cette première forme d'activité psychique n'a été étudiée qu'assez tardivement, par Piera Aulagnier en 1975<sup>13</sup> et par moi-même quelques années plus tard<sup>14</sup>. Pour Piera Aulagnier, la première caractéristique de l'activité mentale originaire est de ne pas différencier les espaces physiques et psychiques. C'est l'activité mentale qui explique que le schizophrène peut confondre son corps avec celui d'un autre ou que le paranoïaque peut attribuer ses propres idées à quelqu'un d'autre. Après avoir été l'élève de Lacan, Piera Aulagnier s'en est démarquée. Pour elle, cette activité psychique n'est pas constituée de signifiants, mais de *pictogrammes*. Le pictogramme est un « affect-représentation » ou une

---

<sup>12</sup> Dans « L'imagerie mentale et l'identification », *Et l'enfant créa le père*, Hachette Littératures, 2000.

<sup>13</sup> Dans *La violence de l'interprétation*, Presses Universitaires de France, 1975.

<sup>14</sup> Dans *Et l'enfant créa le père*, *op. cit.*

« représentation-affect ». En termes moins théoriques, il s'agit d'une représentation dont la vue mobilise aussitôt l'énergie libidinale ou sexuelle, sans aucun recul ni temps d'arrêt. C'est ce qui fait que, lorsqu'on présente à un bébé l'image d'un biberon, il se met immédiatement à saliver. Chez l'homme adulte, c'est ce qui explique que les fétiches ou les images pornographiques puissent instantanément mobiliser son énergie sexuelle.

Piera Aulagnier qui était psychiatre a surtout considéré le rôle de cette activité psychique dans les troubles mentaux. Elle l'a vu comme une activité à l'œuvre dans la folie et ne s'est pas penchée sur son rôle dans la construction de l'enfant. Or comme il n'existe rien dans les troubles pathologiques qui n'ait aussi une fonction dans la normalité, la nature empathique et télépathique de cette activité psychique joue un rôle important dans l'acquisition de la langue. Son empathie permet au bébé d'être, psychiquement, en même temps lui-même et celle ou celui qui s'occupe de lui. Ainsi, elle l'installe, d'une certaine façon, dans les structures mentales de ses parents et lui permet, non pas d'entendre, mais de voir ce dont ils parlent. Comme l'étrange profondeur des yeux des bébés nous le laisse percevoir, c'est donc, en quelque sorte, par les yeux que le nourrisson « entend » ceux qui s'adressent à lui. À l'âge adulte, cette faculté qu'a le bébé d'être tout à la fois lui-même et la personne qui le prend en charge se retrouve dans l'hypnose, où les structures mentales de la personne hypnotisée se confondent avec celles de celui qui l'hypnotise. Or la magie de l'hypnose vient de ce que l'hypnotiseur s'adresse plus aux yeux qu'aux oreilles de la personne qu'il hypnotise.

D'une façon plus ou moins spectaculaire, l'activité mentale originaire se retrouve dans toutes les formes d'états altérés ou modifiés de la conscience. Elle est non seulement à l'œuvre dans la folie, mais aussi dans la médiumnité, la voyance, les NDE<sup>15</sup>, les vécus mystiques, ainsi que dans les états engendrés par l'absorption de substances hallucinogènes. Elle présente donc certaines capacités de guérison dans les thérapies qui utilisent de telles substances. C'est ce qu'ont montré Stanislav Grof aux États-Unis, Jan Bastiaans aux Pays-Bas ou Jacques Mabit au Pérou. Stanislav Grof est l'un des fondateurs de la psychologie transpersonnelle. C'est le plus connu des trois. Il a utilisé le LSD à des fins thérapeutiques avant que son usage soit interdit aux États-Unis<sup>16</sup>. Jan Bastiaans est un psychanalyste hollandais qui proposait des traitements au LSD et à la psilocybine dans les troubles psychosomatiques résistants et les traumatismes de guerre. Il est surtout connu en France par

---

<sup>15</sup> *Near Death experience* ou EMI : expérience de mort imminente.

<sup>16</sup> Il a entre autres écrit : *Royaumes de l'inconscient humain* et *Psychologie transpersonnelle*, Rocher, 1983 et 1985.

le livre d'un de ces clients, Yechiel De-Nur, qui relate la psychanalyse au LSD qu'il a fait avec lui et dans laquelle il s'est soigné du traumatisme des camps nazis<sup>17</sup>. Jacques Mabit est un médecin français qui a monté au Pérou une clinique de désintoxication dans laquelle il utilise l'ayahuasca et le savoir des chamans d'Amazonie<sup>18</sup>.

Les traitements où l'on fait directement appel à la pensée en image, soit à l'aide d'hallucinogènes, soit autrement par le rêve éveillé ou en utilisant des techniques issues du chamanisme, peuvent avoir une efficacité supérieure à celle des thérapies classiques. Ceci, plus particulièrement dans les traumatismes dus à des événements où l'on a risqué la mort et les troubles dont l'origine se situe dans les trois premières années de la vie, comme la toxicomanie ou la boulimie. Arrêtons nous donc sur la place qu'occupe la pensée en images dans la première des thérapies apparue dans notre culture : la psychanalyse. La psychanalyse octroie une certaine place à la pensée en images à travers l'étude et l'interprétation des rêves. Bien que Freud n'ait pas élaboré de théorie de l'image, il attribuait une place importante à l'analyse des rêves, puisque c'est en travaillant sur ses propres rêves qu'il a fait son autoanalyse. Depuis, Jacques Lacan a introduit la technique des séances courtes. Du même coup, il a éliminé de sa pratique l'interprétation des rêves et n'en a plus jamais analysé aucun. Or comme Lacan a occupé une place énorme dans la formation des psychanalystes, cela fait que ceux qui investissent le travail sur les rêves sont devenus, en France, de plus en plus rares. À l'inverse, les psychanalystes qui investissent les nouvelles thérapies et techniques, apparues aux Etats-Unis ou dans d'autres pays d'Europe, sont de plus en plus nombreux. Un grand nombre de ces thérapies leur offre un accès plus direct à la pensée en images que la cure classique. Mais comme cet accès ne repose pas sur une connaissance claire du rôle de cette pensée dans la construction et le fonctionnement de l'être humain, ils ont plus ou moins tendance à assimiler la pensée en image et l'activité mentale originaire au registre de la magie. L'activité mentale originaire permet certes de comprendre toutes sortes de phénomènes psychiques, comme l'hypnose, la voyance ou la médiumnité, que la psychanalyse classique n'a pas plus été capable d'expliquer que la science. Il n'en reste pas moins qu'à elle seule, cette première activité psychique ne dispose que d'une très faible mobilité mentale.

Comme l'a compris Piera Aulagnier, avant que les autres processus mentaux soient construits et fonctionnels, l'activité mentale originaire ne permet au bébé que de « s'auto-

---

<sup>17</sup> Ka. Tzetnick 135633 (alias Yechiel De-Nur), *Les visions d'un rescapé ou le syndrome d'Auschwitz*, Hachette, 1987.

<sup>18</sup> Sur le travail de Jacques Mabit, voir le très beau film de Bernardi Armano, *L'Ayahuasca, le serpent et moi*, que l'on peut voir sur Internet (<http://www.choix-realite.org/?1293-un-stupefiant-breuvage>).

produire ou s'auto-détruire<sup>19</sup> » dans les structures mentales des personnes avec lesquelles il se construit. Par exemple, le bébé s'y auto-détruit lorsqu'il rencontre dans l'inconscient de ses parents une de ces entités menaçantes que l'on appelle, dans la psychanalyse transgénérationnelle, un *fantôme*. Le fantôme a été défini en 1975 par Nicolas Abraham comme « un objet de l'inconscient transmissible d'inconscient à inconscient dans les relations de filiation<sup>20</sup> ». Depuis, nous sommes un nombre important d'auteurs<sup>21</sup> à avoir montré que les fantômes peuvent engendrer un nombre impressionnant de troubles psychiques. Chez le bébé, comme l'a expliqué Françoise Dolto, la rencontre d'un fantôme peut engendrer deux sortes de troubles : le vomissement ou la diarrhée. Soit l'enfant devient anorexique. Il refuse de s'alimenter et risque d'en mourir. Soit il souffre de toxicose, de violentes coliques faisant qu'il se déshydrate, ce qui le met aussi en danger de mort.

Si le bébé peut ainsi s'auto-détruire dans l'inconscient de ses parents, c'est parce que l'une des premières fonctions de l'activité mentale originaire est de lui permettre de s'y auto-construire. Nous avons vu que la nature télépathico-empathique de cette activité mentale joue un rôle important dans l'acquisition du langage. À ce niveau, c'est l'activité psychique qui est à l'œuvre dans l'identification de l'enfant à ses parents et la duplication de leur langue. Comme elle permet au bébé d'être en même temps lui-même et eux, elle lui permet de dupliquer les structures mentales ses parents et d'assimiler leur langue sans avoir à l'apprendre. Mais comme cette activité psychique fait qu'il est alors, tour à tour « moi-maman », « moi-papa » ou « moi-ma grande sœur », le bébé ne bénéficie pas encore d'une structure mentale individuelle semblable à celle de l'adulte. Il dispose d'une psyché de nature communautaire qui est celle de la famille dans laquelle il construit ses propres structures mentales. C'est ce qu'expliquait Françoise Dolto, en disant que, tant que l'enfant dit encore « moi vouloir », il se situe lui-même comme l'un des morceaux de la psyché familiale dans laquelle il se construit. La conscience prélangagière est, de ce fait, beaucoup moins individuelle que la conscience langagière qui, elle, ne commence à se manifester que dans la troisième année lorsque l'enfant est en mesure de dire « je veux ».

### **Conscience de bébé et conscience d'adulte**

---

<sup>19</sup> Piera Aulagnier dans *La violence de l'interprétation*, *op. cit.*

<sup>20</sup> Nicolas Abraham, « Notule sur le fantôme », *L'Écorce et le Noyau*, Aubier-Flammarion, 1978.

<sup>21</sup> Les plus connus étant : Nicolas Abraham et Maria Torok, *L'Écorce et le Noyau*, *op. cit.* Claude Nachin, *Le Deuil d'amour*, Editions universitaires, 1989. Anne Ancelin Schützenberger, *Aïe, mes aïeux !*, Epi, La méridienne, 1993. Lucien Melèse, *Ce qui s'acharne*, Erès, 2000.

L'âge où l'enfant se met à dire « je » et commence à prononcer des phrases est aussi celui où il acquiert la faculté de mentir. Tant qu'il n'a pas acquis la fluidité des phrases, le fonctionnement télépathico-empathique de la psyché prélangagière rend impossible à l'enfant d'imaginer que les images qui surgissent dans sa tête ne sont pas les mêmes que dans celle de sa mère. C'est donc l'acquisition de la parole qui lui fait découvrir que ce qu'il a dans la tête lui est personnel, qu'il peut le cacher en le taisant, ou le déformer en en parlant à sa mère. C'est aussi à cet âge qu'il faut situer la « barrière du refoulement originel », ainsi que l'apparition de la psyché individuelle et du conscient, tels que Freud les a définis. Toutefois, l'acquisition de structures mentales, ancrées dans le « Je » et se sentant autonomes, n'annihile pas la conscience prélangagière. À cet âge, la conscience prélangagière s'intègre à la conscience langagière et lui donne sa « coloration ». En effet, si nos structures cérébrales n'associaient pas les paroles à tout un réseau d'images, de sensations et d'odeurs, les mots ne nous présenteraient qu'un univers vide, abstrait et sans saveur. Les mots sont certes le véhicule privilégié de la pensée. Cela ne supprime pas que la pensée soit aussi constituée d'images et de sensations qui sont plus ou moins consciemment articulées aux mots. La pensée implique donc la conscience langagière, mais aussi la conscience prélangagière et la pensée en image qui restent présentes à l'arrière-plan du langage. C'est ce qui explique l'hallucination où la pensée en image est seule à s'exprimer. Cette pensée de bébé apparaît également dans la phobie où c'est l'image apparemment insignifiante d'une souris, d'une araignée ou d'une fleur qui déclenche une peur panique que les structures psychiques ne savent pas désigner autrement. La pensée en images aussi à l'œuvre dans le fétichisme où le désir sexuel est mobilisé par une image fétiche.

Que la pensée soit constituée d'un échange permanent entre la conscience des mots et la conscience des images se retrouve dans la dualité de notre anatomie cérébrale. Tous les organes qui nous servent à percevoir les autres et communiquer sont des « organes jumeaux ». Nous avons deux mains, deux oreilles, deux narines, deux yeux, deux testicules ou deux seins qui jouent un rôle complémentaire dans nos rapports d'échange et de communication. Nous avons aussi deux cerveaux qui sont complémentaires dans la gestion de notre système de représentations. Nous savons en effet que l'hémisphère droit effectue une saisie globale de l'espace et des formes, alors que l'hémisphère gauche recèle la mémoire des mots et du langage. Or la mémoire des formes et des images est celle de la conscience prélangagière, et la mémoire des mots, celle de la conscience langagière. La pensée est donc constituée d'un aller-retour incessant entre le cerveau droit et le cerveau gauche. Si l'hémisphère droit mémorise les formes et les images alors que le gauche codifie les sons et le langage,

l'hémisphère gauche ne peut en effet savoir ce que représentent les mots dans la réalité extérieure sans le demander au droit. De même lorsque nous voyons quelque chose, le cerveau droit en décrypte la forme, mais pour savoir à quoi cela correspond dans le langage, il lui faut s'adresser au cerveau gauche. Sous cet angle, le fétichisme, la phobie et l'hallucination proviennent de ce que la psyché prélangagière qui réside dans le cerveau droit n'arrive pas à trouver, dans le cerveau gauche et la mémoire langagière, les mots permettant d'exprimer ce que l'individu ressent et cherche à dire. Ne les trouvant pas, le cerveau s'exprime alors à l'aide d'images.

Ajoutons à cela que le mystère du fonctionnement cérébral est semblable à de celui l'esprit, puisqu'il n'existe pas deux cerveaux semblables. Pour Gerald Edelman qui est neurobiologiste et prix Nobel, le cerveau est « l'objet matériel le plus complexe que nous connaissons dans l'univers ». Ceci tant au niveau du nombre astronomique de ses connections neuronales qui se transforment et évoluent tout au long de la vie, que dans son fonctionnement chimique et électrique. Puisque celui-ci ressemble « davantage aux sons, aux lumières, aux mouvements de croissance qui agitent une forêt vierge qu'aux activités d'une entreprise d'électricité ». De plus, comme les neurones n'ont jamais exactement la même forme d'un individu à l'autre, « la connectivité des systèmes neuronaux est plus ou moins semblable d'un individu à l'autre, mais elle n'est jamais identique<sup>22</sup> ».

### **Les orifices et la communication corporelle du nourrisson**

À la naissance, le cerveau du bébé est encore immature. Il lui reste à construire le système de représentations qui, en grandissant, lui permettra de parler. À cet âge, l'enfant ne se vit pas comme un individu différent de sa mère. Pour qu'il le puisse, il lui faut intégrer ces deux premières dimensions de la vie que sont l'espace et le temps. L'espace est alors limité à celui de son corps et à ce qui l'entoure. Les yeux du nourrisson jouent ainsi un rôle important dans ce qu'on appelle la « séparation du Moi et du Non-moi » : la façon dont l'enfant découvre peu à peu qu'il est autonome et séparé de sa mère. Mais au début de la vie, la compréhension de l'espace est déterminée par le plaisir ou le désagrément qu'y rencontre l'enfant. Comme cela dépend en premier de sa mère, l'espace du nourrisson est celui des relations qui le relie à elle. Au stade fœtal, l'espace était déjà indissociable sa mère. Une fois né, l'espace reste une trame relationnelle dans laquelle les objets ne prennent sens qu'en

---

<sup>22</sup> Gerald Edelman, *Biologie de la conscience*, Odile Jacob, 1992.

fonction de celui qu'ils ont pour elle. C'est ce que montre la schizophrénie où les carences de soin maternel peuvent être comblées par des objets que le schizophrène considère vivants.

Tant que l'enfant ne parle pas, la communication avec sa mère s'effectue par l'intermédiaire de ce que Françoise Dolto a appelé les *images de communication archaïque*. Les images de communication archaïque sont des instances mentales qui mémorisent le vécu corporel et affectif de l'enfant. Ce sont elles qui constitueront l'*image inconsciente du corps* lorsque l'acquisition de la parole aura refoulé leur fonctionnement dans l'inconscient. Comme ces images de communication se constituent dans la relation corporelle à la mère, il en existe autant qu'il existe d'orifices dans le corps. Ce ne sont pas des images au sens visuel du terme. Ce sont les images des relations que les orifices du corps de l'enfant nouent avec sa mère. Entre elle et lui, la communication s'effectue par ces portes du corps que sont la bouche et l'anus ou ces fenêtres que sont les yeux, les oreilles et les narines. Que ces orifices servent la perception ou assurent le transit de la nourriture, ils disposent tous d'un double fonctionnement. D'un côté, ils permettent le passage de substances matérielles : le lait, les larmes, la morve ou les excréments. De l'autre, ils jouent un rôle de premier plan dans la structuration psychique du nourrisson. Ce sont eux qui émettent ou réceptionnent les vibrations kinesthésiques, tactiles, sonores et lumineuses que sont les sensations, les images et les mots qui constituent notre système de représentations. Si ce n'est qu'à cet âge précoce, et jusqu'à l'acquisition de la parole, lorsque la mère parle, regarde ou touche son enfant, ce n'est qu'à travers la seule dimension vibratoire de ses orifices qu'il la comprend et s'adapte à elle. Il se crée alors autant d'images archaïques qu'il existe d'orifices mis en jeu dans la relation à la mère. La bouche crée une *image de communication archaïque orale*, les narines une *image de communication archaïque olfactive*, les yeux une *image de communication archaïque visuelle* et ainsi de suite. Certaines commencent à se former dès le stade fœtal, d'autres après la naissance. Par exemple, comme le fœtus avale du liquide amniotique et urine dans le ventre de sa mère, les images orale et urétrale commencent à se construire dès ce stade. Alors que l'image anale ne commence, elle, à se former qu'après la naissance, puisque au stade fœtal, l'anus n'est pas encore fonctionnel.

Bien que les images de communication archaïque soient refoulées dans l'inconscient par l'acquisition du langage, elles ne disparaissent pas totalement à l'âge adulte. Dans la psyché du nourrisson et jusque vers deux ou trois ans, elles constituent une sorte de charnière entre le corps et l'esprit. Ce qui veut dire qu'elles articulent les besoins corporels du bébé à la façon dont son cerveau entreprend de dupliquer le système de représentations de ses parents. Alors que dans le psychisme adulte, cette charnière devient celle des fantasmes. Chez l'adulte, les

images de communication archaïque qui sont devenues inconscientes continuent en effet à s'exprimer dans les fantasmes sexuels. Ce qu'elles font en mettant en scène des images, des odeurs ou des textures qui établissent un pont entre l'univers des sensations qui s'est construit chez fœtus et le bébé, et celui de la parole dans laquelle s'exprime l'amour.

La sexualité est une communication corporelle. Elle est en cela semblable à celle du bébé et de sa mère. Les images de communication archaïque orale, visuelle, olfactive, mammaire, ombilicale, urétrale ou anale retrouvent donc dans la sexualité une fonctionnalité semblable à celle qu'elles avaient chez le bébé. Dans le baiser, par exemple, l'image de communication orale réactualise ce que le bébé a éprouvé en tétant sa mère. Or l'image de communication orale mémorise aussi ce qu'il a éprouvé au stade fœtal, en avalant du liquide amniotique. Comme à cet âge, le fœtus flottait dans un état d'apesanteur, c'est l'image orale qui donne à l'érotisme sa tonalité aérienne et fait que les amants ont l'impression de « s'envoyer en l'air » ou d'atteindre le « septième ciel ». À l'inverse, l'image de communication anale n'est porteuse d'aucune mémoire fœtale puisque l'anus ne s'ouvre et ne devient fonctionnel qu'à la naissance. Mais comme, avec l'acquisition de la propreté, la maîtrise de l'anus est concomitante de celle des muscles du bassin et des jambes, l'image de communication anale est responsable de tous les fantasmes associés à une maîtrise inhabituelle du corps. C'est elle qui génère le plaisir que prend l'homme à maîtriser son sexe et ses éjaculations. C'est elle qui suscite chez sa partenaire le désir de donner corps et de faire des enfants. Mais c'est elle aussi qui est à l'œuvre dans le sadomasochisme.

L'image inconsciente du corps est en cela, non seulement le seul concept psychanalytique qui prenne en charge la façon dont l'enfant s'exprime avec son corps tant qu'il n'a pas acquis les mots qui lui offrent la possibilité de le faire autrement, mais aussi le seul concept qui permette de comprendre comment se constitue cette panoplie de bizarreries sexuelles que sont les perversions. Puisque par exemple, le sodomite est un enfant qui n'a jamais pu imaginer que sa mère avait un vagin, le voyeur un enfant qui a substitué une image de communication visuelle à celle de son pénis et le fétichiste des excréments un enfant qui a substitué une image de communication anale à celle du sein ou de la vulve.

### **Le fœtus et la pensée en sensations**

Si la pensée en images est historiquement celle du bébé, la pensée en sensations est celle du fœtus. À sa naissance, le nourrisson est quasiment aveugle. Son système visuel est construit, mais il lui faut s'acclimater à la lumière. La reconnaissance des visages prend donc quelques semaines. Or, si avant même de pouvoir identifier les visages de ses parents, l'enfant

est capable d'établir avec eux une relation de communication, c'est qu'il dispose déjà d'un appareillage psychique qui s'est construit dans l'univers obscur des bruits, des saveurs et des sensations de la matrice. La mémoire des images doit attendre l'acclimatation des yeux pour se constituer. Celle des bruits, des odeurs, des saveurs et des sensations l'est déjà en grande partie. La pensée en sensations constitue ainsi, d'entrée de jeu, un premier outil de communication avec les parents, puisque cette première enveloppe mentale a acquit cette faculté au stade fœtal.

Parler nous donne l'impression que l'esprit sort de la tête. En fait, la psyché s'investit en premier dans le corps et les muscles qui, autrement, serait dépourvue de mobilité. Au stade fœtal où la vue et la parole étaient inexistantes, c'est ce que fait la psyché du fœtus. Elle n'investit pas la tête, mais l'ensemble du corps. Ceci, afin de construire la peau de sensation qui devenant un outil de communication et d'échanges avec la mère, donne au fœtus son sentiment d'exister. Tout le monde retrouve cette langue de sensations dans l'érotisme et le plaisir sexuel. Il n'en est pas moins difficile pour un adulte de se représenter une pensée uniquement constituée de sensations. À l'âge adulte, cette première forme d'intelligence devient en effet encore plus profondément inconsciente que la pensée en images. La théorie freudienne lui a donc accordé peu de place. Puisqu'elle l'a réduite à un seul concept, la *pulsion*, qu'elle définit comme une force intermédiaire entre le corps et l'esprit. Les sages-femmes de l'Antiquité la considéraient d'un autre œil. Elles n'ignoraient pas que la pensée puisse prendre la sensation pour véhicule. C'est ce dont témoigne Socrate dans *Le Banquet* de Platon, lorsqu'il explique qu'il doit son savoir sur l'amour et la sexualité à une sage-femme : Diotime. À notre époque, c'est toujours cette langue de sensations que les sages-femmes esquimaudes et lacotas, que j'ai eu l'occasion de rencontrer, utilisent pour communiquer avec les fœtus. C'est-à-dire les inviter à se retourner lorsqu'ils se présentent par le siège, ou se dégager du cordon ombilical quand elle perçoivent qu'ils s'y sont enroulés. C'est aussi cette langue originelle et première que Frans Veldman a redécouverte, en inventant l'haptonomie qu'il a défini comme la « science du contact affectif<sup>23</sup> ».

L'haptonomie a de nombreuses applications pratiques. Elle permet entre autres aux parents d'apprendre à communiquer avec leur fœtus<sup>24</sup>. À cette fin, le père utilise sa voix et ses mains. Il en pose une sur le côté du ventre maternel. Par ce contact, il invite l'enfant, qui y répond en venant vers lui. D'une séance à l'autre, on observe que l'enfant se déplace

---

<sup>23</sup> Frans Veldman, *Haptonomie, science de l'affectivité*, PUF, 1989.

<sup>24</sup> Voir à ce sujet : « Le fœtus et son père » dans *Et l'enfant créa le père*, op. cit, ainsi que : « Tracer le chemin du cœur grâce à l'haptonomie » dans Nina Canault, *Comment le désir de naître vient au fœtus*, Desclée de Brouwer, 2001.

intentionnellement vers son père lorsque celui-ci s'adresse à lui ou à la mère. Ce qui laisse penser qu'il reconnaît sa voix. On a d'abord cru que ceci était impossible, car l'oreille ne devient fonctionnelle qu'au sixième mois de la grossesse. Or la pratique montre qu'il la reconnaît dès le troisième mois. Ceci est dû au fait que le fœtus dispose d'un appareillage perceptif qui, bien que beaucoup plus archaïque que le nôtre, est d'une finesse qui se perd par la suite. Cette finesse provient de la peau de sensation qui est la seule de nos enveloppes mentales existante à ce stade. En effet, « le fœtus présente une sensibilité de la peau et des muqueuses » faisant d'elle un « organe de jouissance » qui « se forme et s'informe » dans une sorte « respiration sensorielle de l'esprit<sup>25</sup> ». Ce n'est donc pas avec ses oreilles que le fœtus reconnaît les voix, mais en réceptionnant sur sa peau les ondes qu'elles engendrent dans le liquide amniotique. Ce qui fait de la peau fœtale « une sorte d'organe auditif<sup>26</sup> ».

Cela donne une idée des capacités de discernement que recèle la peau de sensations avant que l'accès aux images et aux mots ne refoule cette première forme d'intelligence dans l'inconscient cellulaire<sup>27</sup>. À l'âge adulte, il ne reste en effet de cette finesse perceptive que l'attraction ou l'aversion sexuelles que provoque l'odeur ou la texture de peau d'un autre individu.

Au stade fœtal, l'enfant ne différencie pas encore l'intérieur de l'extérieur. L'image qu'il a de lui est « hors lieu et hors temps ». Elle n'est que « masse, rythme, intensité, vitesse<sup>28</sup> ». C'est celle de sa libido qui se découvre et se construit dans l'univers de sensations. Dedans et dehors étant encore une seule et même chose, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le fœtus ne ressent pas sa matrice comme une enveloppe étroite et fermée qui le maintient prisonnier. La psyché fœtale étant principalement constituée de sensations, l'espace psychique du fœtus est d'une vastitude cosmique dans laquelle rien n'est séparé. Comme il perçoit la vie à travers le seul registre des sensations, celle qu'il a de lui englobe ce qui l'entoure. Lorsqu'en se déplaçant vers son père, il répond à son invitation, il n'y répond donc pas par un mouvement au sens où nous l'entendons. Comme le fœtus ne différencie pas encore l'intérieur de l'extérieur, cette notion n'existe pas pour lui. Il le perçoit comme une sensation particulière à laquelle il répond en créant une autre sensation. Voilà ce qu'est la

---

<sup>25</sup> Jean-Marie Delassus, *Le génie du fœtus*, Dunod, 2001.

<sup>26</sup> Jean-Marie Delassus, *op. cit.*

<sup>27</sup> Sur cette dimension de l'inconscient qu'est la mémoire cellulaire voir : Michel Larroche, *Mes cellules se souviennent et Et si mes cellules savaient apprendre ?*, Guy Trédaniel 1994 et 2007.

<sup>28</sup> Françoise Dolto, « Personnalité et image du corps », *Au jeu du désir*, Seuil, 1981.

pensée en sensation qui, à l'âge adulte, ne retrouve la même fonctionnalité que dans l'activité sexuelle.

### **Le sentiment d'exister**

Chez l'homme adulte, la pensée en sensations ne disparaît pas plus que la pensée en images. Comme au stade fœtal, la psyché s'est investi dans la peau et les muscles, elle continue à le faire, mais elle ne retrouve sa puissance de communication que dans la sexualité. Dans la sexualité, la pensée en sensations est responsable de l'érection, mais aussi des perturbations hystériques qui l'entravent. Bien que les symptômes hystériques soient des affections qui ne reposent sur aucun dérèglement physique, ce sont des souffrances qui s'accompagnent de toutes sortes de troubles pouvant aller jusqu'à la paralysie. Or si ces douleurs médicalement incompréhensibles ne se soignent qu'en parlant à un thérapeute, c'est parce que l'individu hystérique continue à s'exprimer avec son corps, comme il le faisait enfant avant d'avoir acquis l'usage des mots.

Sous cet angle, la pensée en sensations est responsable de l'invention de la psychanalyse. Freud estimait en effet que ses clientes hystériques et, plus particulièrement la première d'entre elles, Bertha Papeenheim<sup>29</sup>, étaient autant que lui les inventeurs de la psychanalyse. Il était alors neurologue et travaillait avec Breuer. Tous deux utilisaient l'hypnose dans le traitement de l'hystérie. Breuer avait pris Bertha en cure. Or au cours d'une séance d'hypnose, celle-ci lui déclara qu'il l'avait mise enceinte et qu'elle attendait un enfant de lui. Paniqué et y voyant un désir réel, Breuer arrêta son traitement. Bertha s'est alors adressée à Freud. Freud comprit qu'elle avait reporté sur Breuer l'amour qu'elle vouait, enfant, à son père, et que ce n'était donc pas de Breuer mais de son père dont elle avait désiré un enfant. Bertha a ainsi pu terminer avec Freud le traitement commencé avec Breuer. En soignant son hystérie avec lui, c'est elle qui lui a fait comprendre que les troubles hystériques étaient des pensées qui, dans l'enfance, n'avaient pas pu s'exprimer autrement que par le corps et qui continuaient à le faire à l'âge adulte.

Plus surprenant encore est de découvrir, dans ce qu'en a dit Albert Einstein, que la pensée en image et en sensations a joué un rôle dans l'invention de la relativité. Interrogé sur les mécanismes mentaux qui lui ont permis d'inventer cette théorie qui a révolutionné l'idée que nous avons de l'Univers, Einstein a répondu que les mots et le langage semblaient ne « jouer aucun rôle dans les mécanismes de ses pensées ». Mais que les « éléments » qui l'ont

---

<sup>29</sup> Qu'il a appelé dans ses livres Anna O.

aidés à élaborer la relativité avaient « la forme de certains signes » ou « d'images plus ou moins claires » qui étaient « de nature visuelle et musculaire ». Dans cette élaboration, ce n'était donc qu'après que le jeu d'associations entre ces éléments était « suffisamment bien établi » et pouvait « être reproduit à volonté », que s'effectuait « la recherche laborieuse des mots et autres signes conventionnels<sup>30</sup> ».

On ne peut donc pas plus, dans ce que dit Einstein que dans l'hystérie, réduire la pensée en sensations à une simple activité musculaire. Dans le fonctionnement de l'esprit, les sensations ont, comme les images, un rôle complémentaire des mots. Ce sont les sensations qui font que l'on se sent brumeux ou plein d'entrain, angoissé ou serin, vidé ou en forme. De cette façon, elles nous « parlent » de la partie la plus impénétrable de notre existence : l'intériorité du corps à laquelle ni nos yeux ni nos mains n'ont accès. Mais surtout, en étant une source d'informations sur cette dimension invisible de nous-même, le registre des sensations soutient l'une de nos premières instances psychiques : le *sentiment d'exister*.

Comme l'ont expliqué Françoise Dolto et Donald Winnicott<sup>31</sup>, le sentiment d'exister n'est pas un simple sentiment. C'est le socle ou la base sur laquelle s'enracine la construction psychique de l'enfant. Si cette base ne se construit pas ou est défailante, le développement de l'enfant en est perturbé. L'enfant présente toutes sortes de troubles, éprouve des difficultés à parler ou sombre dans ces états de morcellement et d'indifférenciation que l'on appelle la psychose. Bien que Françoise Dolto et Donald Winnicott n'aient jamais travaillé ensemble et se soient à peine connus, ils ont tous deux considéré ce genre de troubles comme une défailance du sentiment d'exister. Pour Donald Winnicott, le sentiment d'exister se constitue dans la relation à la mère et dépend de ce qu'il présente comme un paradoxe : le fait que la mère doive permettre à son bébé de considérer le sein comme un organe faisant partie de son corps à lui. Winnicott n'a pas modélisé l'activité mentale originaire, contrairement à ce qui s'est fait en France. Ce paradoxe est néanmoins la façon dont il percevait qu'à cet âge, l'enfant est psychiquement en même temps lui-même et celle qui le maternelle.

Françoise Dolto a, elle, montré ce que sont les atteintes du sentiment d'exister dans l'une de ses premières conceptualisations de l'image inconsciente du corps<sup>32</sup>, en présentant le cas d'un nourrisson dont la mère avait été hospitalisée à sa naissance. Ainsi séparé de sa mère, ce bébé ne se sentait plus exister. Il avait perdu le réflexe de succion et refusait de s'alimenter. Ne sachant que faire, son père téléphona à Françoise Dolto. Françoise Dolto lui conseilla

---

<sup>30</sup> Albert Einstein cité par Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, 1995.

<sup>31</sup> Françoise Dolto dans : *Le Sentiment de soi*, Gallimard, 1997. Donald Winnicott dans : *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

<sup>32</sup> « Personnologie et image du corps », *op. cit.*

d'entourer le biberon d'un linge de corps de la mère imprégné de son odeur et de représenter le biberon à l'enfant. Le bébé retrouva alors, avec l'odeur de sa mère, son image de communication archaïque olfactive et, se sentant à nouveau exister, il récupéra le réflexe de succion qu'il avait perdu en perdant sa mère.

Françoise Dolto et Donald Winnicott se sont ainsi tous deux démarqués de Freud. Pour Freud, les liens que le nourrisson noue avec sa mère sont des liens pulsionnels semblables à ceux de la sexualité adulte. Alors qu'en conceptualisant le sentiment d'exister, Françoise Dolto et Donald Winnicott ont montré que cette première relation à la mère n'est pas une *relation pulsionnelle* unissant deux sujets séparés, comme c'est le cas dans la sexualité. Mais qu'il s'agit d'une *relation d'appartenance* dans laquelle le bébé ne constitue avec sa mère qu'un seul et même espace affectif et mental.

En montrant ainsi que ce sont les relations d'appartenance qui déterminent les pulsions libidinales et non l'inverse, Dolto et Winnicott ont ajouté un volet important à la conception freudienne de la sexualité. En effet, la façon dont les relations d'appartenance permettent ou interdisent les relations pulsionnelles évolue tout au long de l'enfance et se retrouve à l'âge adulte<sup>33</sup>. Chez le bébé, c'est de se sentir appartenir à une mère qui permet le libre cours de ses pulsions libidinales et affectives. Alors que chez l'adulte, c'est l'appartenance à une famille, une classe sociale ou une religion, qui autorise ou interdit les relations sexuelles avec des personnes d'une autre classe ou religion. Cette conceptualisation du sentiment d'exister est en cela importante. Elle éclaire la structure prélangagière de l'esprit qui est un domaine que les psychanalystes ont assez peu exploré. Mais surtout, si les atteintes du sentiment d'exister peuvent conduire un bébé à se laisser mourir de faim, elles peuvent aussi le faire à l'âge adulte. Que se passe-t-il, par exemple, lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille tente de mettre fin à ses jours parce que la personne qu'il aime l'a abandonné ? Si cet effondrement psychique ne concernait que la vie pulsionnelle ou les besoins affectifs et sexuels, il ne provoquerait pas une dépression aussi grave puisque, à ce seul niveau, tout individu est remplaçable. Si l'abandon engendre un désir de mourir, c'est qu'on a mis la personne aimée à la place de sa mère. En effet, à l'orée de la vie, et plus tard dans l'inconscient, il n'existe, qu'une seule personne qui soit irremplaçable : la mère. Or comme c'est avec elle que s'est constitué son sentiment d'exister, le désir de mourir vient, dans ce cas, de ce que l'on a reporté sur la personne aimée la relation maternelle dans laquelle il s'est constitué. L'effondrement psychique de la personne abandonnée ne provient donc pas d'une perte des

---

<sup>33</sup> Voir à ce sujet : « L'identité collective et les relations d'appartenance », *Et l'enfant créa le père*, op.cit.

*Le Jardin d'idées*

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly – Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : [secretaire@jardindidees.org](mailto:secretaire@jardindidees.org)

relations affectives et sexuelles, comme pourrait le laisser croire la théorie freudienne, mais d'une atteinte du sentiment d'exister.